HILDEBRANDT, Walter, *La bataille de Batoche. Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés*. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1985. 122 p. 6,95 \$

Jean Pariseau

Volume 41, numéro 1, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304532ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304532ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pariseau, J. (1987). Compte rendu de [HILDEBRANDT, Walter, *La bataille de Batoche. Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés*. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1985. 122 p. 6,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(1), 92–93. <https://doi.org/10.7202/304532ar>

HILDEBRANDT, Walter, *La bataille de Batoche. Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés*. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1985. 122 p. 6,95\$

Voilà deux ans, déjà, que cette brochure fut publiée par Parcs Canada à l'occasion du centenaire de la campagne du Nord-Ouest et de l'inauguration des parcs nationaux. L'auteur s'était fixé pour but de décrire la bataille de Batoche: à mon avis, il a très bien réussi. Mais il ne pouvait s'empêcher de situer celle-ci dans le contexte de la campagne tout entière, ainsi que dans le courant de l'histoire socio-économique qui avait suscité la rébellion des Métis.

Ici, cependant, nous avons été moins bien servis, surtout dans l'introduction, quoique l'auteur se soit partiellement racheté dans la seconde partie intitulée «Commandement et traditions militaires». Le lecteur aurait dû être éclairé en toutes lettres sur les vraies causes qui ont sous-tendu la rébellion, en sus de celle qui est mentionnée un peu partout: la «politique nationale» du gouvernement Macdonald.

L'intransigeance de Macdonald envers les Métis et les autochtones qu'il considérait non civilisés et comme n'ayant aucun droit sur les terres de l'Ouest qu'ils avaient occupées bien avant l'arrivée des Blancs, servira d'exemple de l'une des nombreuses causes, peut-être la plus flagrante, puisqu'elle tenait du racisme. Comme Diane Payment avait déjà abordé ce thème dans son étude sur Batoche (pour le compte de Parcs Canada) on se serait attendu à ce que l'auteur eût libre accès à celle-ci et en informe le lecteur. De même, on aurait cru que, tout au moins par curiosité intellectuelle, il aurait tenu compte des travaux de Donald H. Sprague, dans la même veine.

Il devient évident que Hildebrandt, avec les meilleures intentions du monde, a tenté de ménager à la fois la chèvre et le chou, évitant de critiquer Riel et Dumont trop sévèrement et présentant une analyse lucide et, à mon avis, assez bien balancée de la qualité du commandement de Middleton. C'est un bouquin qui se lit bien et qui a été expressément conçu à l'intention des touristes qui se proposent de visiter le champ de bataille de Batoche, récemment réaménagé. Qu'on me permette, néanmoins, de relever quelques aspects du texte -- il s'agit d'une traduction de l'anglais -- qui méritent une attention plus spéciale que d'autres.

La «confiante et impétueuse influence canadienne qui envahissait lentement l'Ouest» (p. 8) était, à vrai dire, en grande majorité ontarienne. De même, «les nombreux Canadiens de l'Est de l'époque victorienne» (p. 15) étaient nuls autres que les WASP de l'Ontario. L'auteur écrit qu'on avait mobilisé à peine 5 000 hommes, dont 400 soldats réguliers (p. 15); mais lorsqu'on fait l'addition de tous les groupes mentionnés à la suite, y compris la police à cheval et la réserve dans l'Est (p. 16), ce nombre augmente à 7 400. Selon les sources officielles 5 234 hommes auraient été recrutés (3 323 dans l'Est, 1 122 au Manitoba et 789 dans l'Ouest) en plus des 550 policiers, des 1 800 charetiers civils et de la réserve.

Autant l'auteur soutient qu'il n'y avait pas de division au sein des forces de Middleton (p. 22), autant il prouve le contraire lorsqu'il décrit la jalousie des officiers de la Milice canadienne, surtout ceux à qui il avait refusé un rôle plus actif, envers le général lui-même et les officiers britanniques qui l'entouraient (p. 53).

Malgré tout ce qu'a écrit Boulton sur ses propres exploits et Mulvaney sur ceux des autres — ce dernier est abondamment cité en dépit de l'avertissement que ses rapports sont sujets à caution (note 6, p. 115) — l'auteur a bien des raisons de poser de nombreuses questions comme il le fait (p. 24). Encore faut-il que celles-ci soient pertinentes. Ce qui manque à Middleton c'est un bon service des renseignements (*intelligence*) — je ne dis pas d'éclaircisseurs. Qu'apprend-on sur le rôle joué à cet effet par la police à cheval demeurée à Prince-Albert, sur les autres Blancs de la région, sur les missionnaires, sur les Métis non-engagés? On aurait cru que le général aurait rapporté les renseignements reçus de ces sources, si tel avait été le cas.

Malgré les excellentes cartes qui servent à illustrer les diverses phases de la bataille, le lecteur aurait pu profiter d'une carte régionale pour savoir, entre autres, si la traverse de Gabriel était à 13 milles *au sud* du ruisseau au Poisson (p. 30) ou 13 milles *plus loin* (p. 35), c'est-à-dire au nord-est, en direction de Batoche, ce qui concorde avec une illustration dessinée par le capitaine Haig et publiée dans le rapport officiel du ministère de la Milice et de la Défense (1886).

Enfin, quoique la traduction soit assez bien rendue, permettez-moi de relever quelques coquilles. Le sous-titre, à prime abord, porte à confusion. L'auteur n'a sûrement pas voulu dire «une petite guerre britannique», sachant qu'il s'agissait d'une guerre bien canadienne, mais «la petite guerre britannique...» — distinction importante. L'expression «retraite en catastrophe» (p. 15), calquée sans doute sur «un atterrissage en catastrophe (*forced landing*)» aurait pu être mieux rendue par «déroute», «débâcle» ou «débandade». On devrait aussi écrire «ministre de la Milice et de la Défense» avec un d majuscule, et «major-général» avec un trait d'union (p. 15); «Anse-au-Poisson» ou «Coulée Tourond» pour Fish Creek (plutôt que ruisseau au Poisson, *passim*); *The Seven Oaks Massacre* par «massacre de la Grenouillère» (tel que rendu par les historiens contemporains, p. 31, 97); et *Expeditionary Force* par «corps expéditionnaire»; enfin, le *Grand Larousse* et le *Petit Robert* préférèrent «Cipayes» ou «Cipaïes» à «Sipahis» (p. 101).

Même s'il ne s'agit pas d'un travail de recherche très poussé et que celui-ci n'a pas été rédigé par un historien militaire attiré, le lecteur non spécialiste y trouvera une histoire sans parti pris évident, bien illustrée et bien racontée.

*Historien chef
Défense nationale*

JEAN PARISEAU